L'émigration des Basques en Uruguay*

(Basque emigration in Uruguay)

Agorio Etcheverry, Leopoldo Carlos

BIBLID [1136-6834 (1998), 11, 7-24]

L'auteur examine d'abord les causes de l'émigration basque en Uruguay dans le second tiers du XIXe siècle puis il décrit la part que les Basques prirent dans la guerre civile qui ravagea ce pays dans les années 1830-1840. Enfin, il insiste sur les facilités d'adaptation des Basques et exprime sa conviction profonde "étrangère à toute impulsion sentimentale et née d'une appréciation objective des faits" qui l'amène à "affirmer la primauté" du Basque comme élément de civilisation et de progrès.

Autorea XIX. mendearen bigarren herenean Uruguaira bideratu zen euskal emigrazioaren kausak aztertzen hasten da lan hau. Jarraian, Gerra Handia deiturikoan –1830-1840 bitartean herrialdea suntsitu zuen gerra hartan– euskaldunek izan zuten esku hartzearen berri ematen du. Gero, euskaldunak harrera-herrialdeetara moldatzeko duten erraztasunaren testigantza eman ondoren, bere uste osoa –"sentimenduzko bultzada orotatik at eta gertakarien azterketa objektibotik sorturikoa"– adierazten du, euskaldunak zibilizazio eta aurrerapen elementu gisa duen gailentasunaren inguruan.

Comienza el autor por examinar las causas de la emigración vasca al Uruguay durante el segundo tercio del siglo XIX, y a renglón seguido da cuenta de la participación de los vascos en la Gran Guerra que asoló el país en los años 1830-1840. Tras sentar testimonio de la facilidad con que los vascos se adaptan a los países de acogida, manifiesta su profunda convicción, "ajena a todo impulso sentimental y nacida de un examen objetivo de los hechos", respecto a la primacía del vasco como elemento de civilización y de progreso.

---

* Archives Manuel de Ynchausti. Ustaritz.

VIIIème Congrès d'Etudes Basques = Eusko Ikaskuntzaren VIII. Kongresua = VIII Congreso de Estudios Vascos (8. 1954. Baiona, Uztaritz). – Donostia : Eusko Ikaskuntza, 2003. – P. 135-139. – ISBN: 84-8419-932-0.

Exposé par le Recteur de l'Université M. Leopold Carlos Agorio Etcheverry prononcée lors de la célébration du "Jour de l'Eskuara" en Uruguay.

Quand l'estimé professeur M. Vicente de Amezaga m'invita à occuper cette tribune de "L'Euskal Herria" pour y faire une conférence sur les Basques, j'avoue que le mot "conférence m'intimida. Une conférence, à mon sens, a un niveau qui oblige à être original. Mais, quelles choses originales puis-je dire aux Basques sur eux-mêmes me suis-je dit. A moins de m'adonner à un travail minutieux d'investigation pour trouver des sentiers encore non battus, je ne pouvais accomplir ce que l'on me demandait; mais ce travail, déjà difficile, exige un temps dont il m'est impossible de disposer absolument.

D'un autre coté, je compris que je ne pouvais répondre à cette invitation par la négative: en second lieu; parce que je ne devais pas déserter l'occasion que j'avais d'honorer les vertus d'un peuple qui est celui de mes ancêtres. Il me sembla qu'il y avait là un impératif d'ordre moral, une obligation inéluctable.

Aussi, conjuguant les deux tendances dont j'ai parlé, j'ai accepté de venir parmi vous et à d'apporter à cette célébration mon modeste apport; mais encore non comme une conférence, mais plutot comme une causerie sans prétention entre personnes liées par des affections communes.

J'aurai au long de cette causerie l'occasion d'exprimer quelque chose qui vit dans mes souvenirs, souvenirs d'enfance qui remontent aux dernières années du siècle précédent et au début du siècle présent, quand le nombre de Basques arrivés en notre pays était encore appréciable, immigration massive, surtout dans le second tiers du XIXème siècle.

Avant tout, et pour entre en matière: quelles sont les causes qui provoquèrent ce mouvement migrateur, vraiment extraordinaire, et qui fut pour Uruguay, une cause de si notables et féconds effets?

Je ne connais aucune explication satisfaisante, pour le moins quant au phénomène démographique référé en ce qui concerne les populations du versant nord des Pyrénées.

On a attribué cette migration en masse au désagrément que ces dites populations, basques et béarnaises éprouvèrent au changement de régime, instauré en France lors de la chute de l'Empire.

Il est certain que dans l'élément basque-français établi à Montevideo il y avait un bon nombre de bonapartistes liberaux et déçus, alors, par le régime que la Sainte-Alliance put imposer au peuple français. Mais si l'on pense que ce régime fut étable en 1815 et que les premiers inmigrants basques commencèrent à venir dix ans après; si nous considérons que le plus grand mouvement d'émigration de ces populations se produit lors de la seconde présidence du Général Rivera et dans les années qui précédèrent le Grand Siège, c'est-à dire entre 1838 et 1843, quand la solution politique en France avait supporté le changement imposé par la révolution de 1860 et le régime de Louis XVIII était seulement un souvenir, nous devons alors admettre que la raison invoquée n'a pas de base suffisante.

Il est possible aussi que cette orientation politique d'un secteur de la colonie basque-française de Montevideo vers les formes libérales de gouvernement, fut acquise sur ces terres, sous l'influence des hommes, argentins et uruguayens, en lutte contre la tyrannie auxquelles il serait nécessaire d'intégrer les noms de Garibaldi et Arses Isabelle, celui-ci vraiment émigré en raison de l'implantation du régime monarchique de Louis XVIII.

On donne aussi comme raison de l'émigration le désir d'éviter le service militaire. De nombreux émigrés avaient fait le service militaire et avaient effectué des campagne de guerre. De plus, ceux qui émigraient n'étaient pas tous obligés de l'accomplir. On doit tenir compte qu'ils partaient par familles entières, comprenant les parents, les filles adolescents et les femmes, exemptes du service.

Le professeur Jacques Duprey, dans une étude historique récente publiée à Montevideo, attribue une influence importante au phénomène que nous étudions, à la publication d'un livre, vers 1825, écrit par un marchand ambulant, quelque chose comme celui que nous appelons le colporteur dans nos campagnes. Relatant ses voyages à travers les vastes territoires d'Amérique, il décrit en ce qui concerne l'Uruguay les extraordinaires richesses et l'abondance de ressources du Pays. Il affirme la possibilité pour tout homme actif et travailleur quel que soit le genre de commerce qu'il prenne d'arriver en peu de temps à un état d'opulence.

Telle est l'opinion de Jullien Mellet, auteur du livre mentionné. "Il faut croire, dit le professeur Duprey, que Mellet avec son livre dans lequel il présentait l'Uruguay sous des aspects si favorables exerça une influence sur ses compatriotes du Sud-Ouest français, Bordelais, Gascons, Béarnais et Basques dont la première arriva à Rio de la Plata en 1825".

Chacune des causes signalées dans les hypothèses distinctes peut contenir une partie de vérité, mais non toute la vérité. Toutes celles-ci, unies à d'autres plus obscures peuvent avoir agi sur les individus d'un peuple pour les déterminer à tenter l'aventure, celles que courraient ces hommes en posant le pied sur ces terres encore profondément désordonnées. On ne doit pas non plus laisser de côté si on veut trouver les causes qui éclairent la raison de cette affluence de population, l'action des Agents intéressés à stimuler l'émigration et à la canaliser vers ces pays privés de bras, qui leur permettaient d'exploiter leurs richesses.

Selon l'historien Eduardo Acevedo, un de ces agents d'immigration, le sieur Lafon, alla jusqu'à nommer un représentant pour organiser l'embarquement des travailleurs de la province de Vizcaya, Guipúzcoa et Navarra, s'établissant avec son intervention, un contrat, à la fin de 1835, par lequel les autorités espagnoles autorisaient l'émigration à Montevideo moyennant la présentation d'un papier promettant d'assurer l'accomplissement du Contrat. Avec le même sieur Lafon, en 1837, le gouvernement du Général Oribe établit un accord s'engageant à lui payer 80 patacones pour chaque passager de plus de quatorze ans et la moitié de cette somme pour les moins de quatorze ans, étant exclus les nourrissons et les vieillards de plus de 65 ans. Le contrat ne fixait pas la quantité d'immigrés, autorisant Lafon à emmener ceux qu'il pouvait en une période de cinq ans. Ce contrat fut annulé par la Chambre comme contenant une clause autorisant le sieur Lafon à acquérir des terres fiscales avec ses crédits contre le Gouvernement.

Le système de contrat avec colons s'étendit en réalité à tout le Pays Basque. Dans la partie française, elle en vint à provoquer de sévères critiques; on le comparait à une traite, comme l'affirme Tardy de Montravel cité par Duprey.

Peut-être cette sévérité était-elle une réaction de l'alarme que provoquait chez de nombreux fonctionnaires le courant ininterrompu des emigrants qui dépeuplait campagnes et villes. Pour qui connait la fierté du tempérament basque, il était impossible d'admettre qu'il consentait à ce traitement, comparable à celui qui s'exerçait sur les misérables populations afri-

caines. Il est bien certain que adroitement et avec l'intention de freiner ce courant d'émigration il se réalisait une propagande de dénigrement envers ces pays, dont l'état de convulsion se présentait de telle facon que nécessairement l'opinion concluait qu'ils étaient inhabitables.

Nous devons reconnaître, sans doute, que nos campagnes étaient pleines de dangers. A l'époque dont nous parlons, contemporaine à la révolution du Général Rivera contre le président Oribe et ensuite aux campagnes guerrières qui commencent avec l'invasion d'Echagüe et continue avec le long déroulement de la Grande Guerre, il était impossible d'assurer à la campagne une police efficace.

En règle générale, cette fonction était à la charge des voisins; mais ceux-ci, séparés par des distances énormes, pouvaient peu faire pour garantir la vie et la tranquillité des populations rurales qui vivaient en marge de la guerre. Nous verrons ensuite que l'un des grands mérites de l'immigration basque fut de se lancer dans la campagne pour la peupler et exploiter ses richesses malgré tous les dangers qui menaçaient la vie des habitants.

Revenant au fait déjà cité l'alarme que produisait l'exode continue de la population parmi les autorités, l'historien Acevedo cite les paroles du Président du Tribunal de Commerce de Bayonne.

Reprochant les agissements des agents qui recrutaient les colons il dit: "Montevideo est une terre ardente et dangereuse. Elle doit importer des céréales étrangères. Elles est exposée au vandalisme de Gauchos féroces, habitués à piller les fortunes, à tuer les hommes et à dérober les femmes".

Ce tableau n'était certes pas attrayant; mais il avait peu d'efficacité. Au cours des années qui précédèrent le Grand Siège, on calculait à deux millions de francs annuels le montant des gages que seuls les basques-français de Montevideo envoyaient à leur patrie. La somme est énorme si l'on tient compte de la valeur du franc à cette époque. Elle correspond à cent mille louis ou napoléons et chacun de ceux-ci pour donner une idée des valeurs réelles correspond aujourd'hui à 24 pesos de notre monnaie.

Il n'est pas de doute que ces constatations devaient produire auprès de populations basques un doute bien fondé sur la véracité des charges qui se faisaient sur l'état social du pays.

J'ai exposé tout à l'heure diverses opinions qui tendent à définir les causes premières du mouvement d'émigration produit au Pays Basque-français dans le second tiers du XIXème siècle.

Les causes qui provoquèrent le même phénomène dans le versant Sud des Pyrénées sont peut-être plus visibles.

Le premier mouvement d'émigration, nous l'avons vu, se produit durant la présidence du Général Oribe (1834-1838) et années suivantes.

Au cours de cette période, l'agent d'immigration fut le dénommé Lafon et l'on peut supposer que ses agissements facilitèrent le déplacement de ceux qui cherchaient leur avenir sur les terres d'Amérique. Mais la cause profonde ne put être que la terrible commotion que la première guerre carliste causa en Pays Basque.

Peu après la mort de Fernando VII, en 1833, jusqu'à l'accord de Bergara en 1939, ce pays ne connut pas de trève. La guerre se déroula chez lui avec une violence atroce et une exaspération passionnée où la ténacité et le courage basque eurent lieu de se manifester. Ce fut une guerre à feu et à sang. Nécessairement, chez ceux qui en souffrirent, elle dut provoquer lassitude et désir de paix en de nouveaux horizons.

La signature de l'accord de Vergara sanctionna la déroute carliste. L'amertume de beaucoup de partisans de Don Carlos les amena à émigrer et ainsi beaucoup orientèrent leurs instintcs guerriers dans le choix de leurs préférences.

Laissant ici ce fait parmi les causes de l'émigration basque, je verrai maintenant quelle fut son importance en ce qui concerne *l'Uruguay*.

Les statistiques qui relèvent de l'époque ne devaient pas être parfaites et ceci explique les différences que l'on peut trouver entre elles; mais toutes placent en tête le groupe basque. Une statistique qui évalue le nombre d'immigrants arrivés entre 1835 et 1841 établit:

Basques français et espagnoles	8.389
Galiciens, Catalans et Canariens	7.781
Genois	4.058
Brésiliens	1.011
Autres nationalités	772

Une autre statistique évaluant le mouvement d'émigration entre 1836 et 1842 établit ces chiffres:

Basques de Pyrénées (sic)	13.676
Canariens	5.152
Gênois	6.789

Le nombre total des immigrants était établi pour la période signalée à 33.607. Le pourcentage correspondant aux basques est énorme: 40,7% du total.

Sans la guerre qui survenait peu après, l'avenir de Montevideo se présentait merveilleux, selon l'opinion de tous ceux qui le connurent à l'époque.

Le Grand Siège ayant commencé, les chiffres s'abaissent peu-à-peu mais Montevideo avait déjà acquis une physionnomie propre qui ne correspondaient pas avec les calamités que l'on attendait.

Le diplomate français, le baron Deffaudis disait en 1849, que l'émigration européenne avait plus que doublé la superficie de la ville, après avoir complètement couvert de constructions tous les terrains libres du récent siège. Si l'invasion argentine n'était pas survenue, continue Deffaudis, Montevideo aurait eu alors de 80.000 à 100.000 habitants.

Et se référant aux Basques, il continuait:

> "Nos pasteurs et laboureurs basques se sentent ici chez eux et avaient conservé toutes leurs coutumes nationales: ils se mariaient entre eux, travaillaient toute la semaine, allaient le dimanche de bonne heure à l'église et le soir se divertissaient en jouant à la pelote ou en dansant, toujours proprement vêtus avec les vêtements de leur pays. Ils employaient leurs premières économies à l'achat ou à la construction d'une maison, déposant le reste entre les mains de quelque riche négociant pour qu'il soit remis à leur famille. Nos travailleurs et pasteurs basques auraient formés à eux seuls une colonie digne de tout l'intérêt de la mère patrie".

Un détail qui peut servir pour se donner une idée de la physionomie basque que peut acquérir Montevideo à ce moment historique est le suivant: Le consul français dans la place assiégée, détermina les lieux vers lesquels devaient se réfugier ses compatriotes en cas de danger. Sur un total de neuf abris, quatre étaient des canchas de pelote basque, pro-

priété de résidents français; il est logique de supposer que le nombre de ces établissements devait être encore plus grand, puisque la colonie basque-espagnole possédait les siens.

Ces canchas, annexées toujours à quelque commerce, généralement débit de boissons ou auberges, étaient ouvertes au public. Quiconque pouvait se réunir pour y jouer.

Combien de canchas de ce type existent aujourd'hui à Montevideo?. A ma connaissance, aucune. Celles que je connais appartiennent toutes à des institutions sociales ou sportives et sont au servie exclusif des associés.

Il ya plus d'un siècle, la ville de Montevideo avec 31.000 habitants avait à sa disposition un nombre multiple de lieux ou quiconque pouvait s'adonner au jeu de pelote, un des éléments les plus caractéristiques parmi ceux qui concernent la culture basque. Cette constatation permet d'apprécier jusqu'à quel point était profonde l'influence du basque et quelle importance eut sa colonie en cette ville cosmopolite d'il y a un siècle où sur 31.000 habitants, seuls 11.000 étaient Uruguayens.

La place de Montevideo étant assiégée par l'armée de la Confédération Argentine, les étrangers qui y résidaient firent cause commune avec les nationaux et s'apprêtèrent à collaborer à la défense. La colonie italienne forma sa légion sous les ordres de Garibaldi. Les français aussi organisèrent la leur commandée par le Colonel Thiébaut. La proclamation de celui-ci, qui fut prononcée aussi en basque pour influencer le groupe basque français, n'eut pas au début le résultat cherché. Pour y arriver, on résolut de former un corps spécial, qui s'appela celui des Chasseurs Basques et dans lequel, tous chefs, officiers et soldats devaient être Basques. Ainsi, on obtint l'enrolement en masse, ayant vaincu la difficulté créé par les liens affectifs et sentimentaux qui les liaient à leur petite patrie. Fut nommé chef de ce groupe le docteur Jean-Baptiste Brie, originaire de St-Jean-Pied-de-Port (*Histoire de la Légion Française* du père Braconay).

Quant aux Basques-espagnols qui manquaient de représentation diplomatique, les uns s'intégrérent aux forces nationales, les autres passèrent au camp assiégeant où on trouvait un bon nombre d'émigrés carlistes faisant cause commune avec le général Oribe, Basque aussi par son ascendance. Le pourquoi de cette inclination peut se trouver dans les paroles du général Amilivia qui se sentait appelé à lutter parmi les blancs, parce qu'il avait fait la même chose dans sa patrie: avec les "blancs" contre les "noirs", soit avec les carlistes contre les libéraux.

De quelque façon qu'on observe ces épisodes, il est évident qu'ils traduisent une facilité d'adaptation au moyen de laquelle les immigrants considérent ces probèmes comme les leurs. Nous verrons plus loin comment le Basque, quand on le laisse agir librement, sans faire pression sur lui, nie dans les faits ce qu'on affirme de lui sur son incapacité d'assimilation. Sans abandonner l'amour de ses traditions et de son langage, il a su donner dans notre pays, un extraordinaire exemple du contraire, s'intégrant dans notre milieu comme s'il y était né.

Le Basque qui resta en ville, s'adonna à l'artisanat qu'il avait appris dans son pays. Cela lui procura une position désavantageuse. D'autres devinrent maitres de terrains dans les environs et exploitèrent avec intensité les industries du lait et du grain. Ses établissements de production étaient pricipalement à Maronas, Chacarita Carrasco et Rincón del Cerro. A la fin du siècle dernier la figure du basque qui fournissait le lait à Montevideo était encore typique. Cavalier sur son cheval, il parcourait la cité, par les temps les plus durs, toujours fidèle à sa clientèle.

Le fait capital de l'immigration basque, le fait national le plus transcendant, c'est sa fixation à l'intérieur du pays.

Le Basque a soutenu toujours le droit de maintenir ce qui lui est caractéristique: langue, habitudes, traditions. Quand on attaque ceux-ci, il réagit et arrive aux extrêmes de la force. Aussi on l'a qualifié de particulariste irréductible, et, en conséquence, d'inadaptable à un autre milieu que le sien. Cette conclusion contient une erreur énorme. Le moins que puisse faire un peuple viril est de défendre ses droits et celà n'a rien à voir avec la capacité d'adaptation à des milieux étrangers.

Nous le verrons par la suite. Le Basque arrive de ses montagnes dans un pays de plaines. Il y rencontre un langage qui n'est pas le sien et que jamais il n'arrivera à parler si ce n'est dans la forme pittoresque qui résulte en appliquant à l'espagnol la syntaxe de l'euskera.

Marcheur infatigable à travers les sentiers élevés de sa montagne, il arrive en un lieu où l'homme sans un cheval est perdu, puisque les immenses plaines semi-désertes obligent à ceux qui les parcourent à être avant tout un bon cavalier. Sa vie peut en dépendre. Et sanss doute, ce basque particulariste lancé dans ce milieu rural si opposé au sien, depuis les premières années de la décade de 1840, s'adapte de telle façon que le résultat de cette adaptation est, réellement, surprenante.

Le Basque se fait gaucho par l'adoption des coutumes campagnardes et la réalisation des travaux que le milieu rural impose.

Les plus dures tâches des hommes de la campagne, le Basque les réalise. Il est "tropero" et l'on sait bien que l'habileté du gaucho est indispensable pour conduire des jours durant un troupeau de bétail. Il devient un cavalier consommé. Un des mes grands-oncles dressait les poulains de son estancia.

Le Basque s'identifie avec l'habitant de la campagne et celui-ci, chose curieuse dans ces peuplades primitives, ne considère pas le Basque comme un étranger. On le voyait avec sympathie et on l'èstimait pour les vertus capitales qui toujours lui furent reconnues: son honnêteté absolue, son labeur infatigable, sa force redoutable, son comportement simple et humain pour les subordonnés.

Ces Basques qui formèrent le bataillon des Chasseurs pour la défense de Montevideo, firent la campagne avec le Général Rivera à l'intérieur de la République. On sait bien ce qu'étaient ces guerres: guerres de gauchos, guerres de batailles de chevaux.

Et le basque y partcipait comme si subitement une âme de gaucho était née en lui. Le chef de ce bataillon de Chasseurs Basques, Jean Baptiste Brie mourut transpercé par une force de cavalerie du général Lucas Moreno dans une épisode de guerre qui se termina de manière si tragique dans le Paso de Quinteros.

Le Basque, qui avec un courage remarquable se lança dans la campagne dangereuse de cette époque, commença par les travaux de "peón"... Peu à peu, acharné et tenace, utilisant les produits de ses premiers troupeaux, il augmente son pécule. Il acquit des terres et fonda des estancias. A la fin du siècle dernier, les établissements ou estancias des Basques étaient très nombreuses. Il y avait les départements comme San José Flores, Durazno, Florida, Cerro Largo et d'autres dont l'élement basque avait une ample prédominance.

Aujourd'hui encore les établissements ruraux de plus grande importance dans le pays possèdent des noms basques.

Les Basques portèrent leur préférence sur l'élevage des animaux à laine. Ils affinèrent les troupeaux et les soignèrent avec un soin inconnu pour l'éleveur du pays. Ces hommes en donnant l'impulsion à cet aspect de l'elevage, posèrent les ciments de notre économie.

Les Basques furent les civilisateurs de notre campagne. Ils lui portèrent ses saines coutumes et l'exemple de leur volonté. Estancieros, ils vivaient avec un confort non habituel en milieu rural.

Les maisons de l'estancia étaient de solides constructions en maçonnerie. Ils les entouraient d'arbres touffus. Dans beaucoup d'habitations, il y avait des cheminées pour le chauffage, éléments dont manquaient même les maisons de la capitale. A quelques mètres des maisons, étaient le jardin potager et la colline des arbres fruitiers. Il était nécessaire de repérer de loin les gens qui s'approchaient des maisons; pour cela, tout ce qui pouvait être un lieu de cachette devait être éloigné.

L'hospitalité des Basques de nos campagnes est proverbiale, comme l'est aussi sa table. Un autre élément de sa culture, la cuisine, lui procure une renommée bien gagnée. Dans certains domaines, ils étaient tout simplement imbattables.

Nous avons vu comment on reproche au Basque, la manière inflexible avec laquelle, en certaines circonstances, il s'attache à ses biens et à ses opinions; mais je me demande: est-ce un défaut? ce peut être une force de caractère. Que seraient sans elle aujord'hui le Basque, sa langue et sa culture? Rien de plus admirable que ce petit peuple, que le courage et la ténacité avec lesquelles il a su défendre ses traditions et ses fueros. Et rien de plus criminel aussi, que la force employée pour l'arracher à ses habitudes et à ses coutumes millénaires.

Le droit d'un peuple d'user de sa langue est sacré. Dans le langage est renfermé ce qu'il ya de plus intime dans l'esprit d'un peuple. Combattre cet attribut, c'est le tuer. Et c'est le tuer deux fois, quand cette attaque se fait sous le prétexte d'assimilation. Est-ce que pour vivre ensemble, il est nécessaire que tous les hommes parlent une même langue et jamais plus d'une?

Jamais je n'ai pu comprendre le désir de persécution contre les droits d'un peuple et des hommes qu'il groupe. La pire action que l'on peut utiliser pour résoudre des problèmes politiques ou religieux, est la force et la privation des libertés légitimes. Philippe II avec l'expulsion des Juifs et des Maures a ruiné l'Espagne. Louis XIV avec la révocation de l'Edit de Nantes et avec les dragonnières, a affaibli la France, au point qu'il fortifia ses ennemis germaniques. Mussolini, avec ses méthodes d'assimilations appliquées aux populatios de langue française du Haut-Piémont causa automatiquement la perte de ces territoires pour l'Italie. Tels sont les résultats que l'incapacité des despotes produit chez les nations où ils exercent leur pouvoir.

La journée du basque célébrée par les Basques, constitue une énigme sans solutions, jusqu'à maintenant pour la philologie.

Nous ne savons rien de son origine, et quand à son antiquité nous la supposons fabuleuse. Cela seul lui donne droit à une respectable carte de permanence; mais par dessus tout il y a autre chose: c'est la langue que veulent parler et maintenir les basques, parce que c'est la leur et contre droit les intérets illégitimes ne peuvent pas prévaloir.

Messieurs: notre pays a été formé avec l'apport de peuples innombrables qui au cours d'une invasion pacifique ont dispersé leurs imigrants à travers le territoire de notre République.

Nous sommes redevables envers tous. Tous ont contribué à notre prospérité; mais sans vouloir négliger aucun, je veux exprimer ma conviction, conviction profonde, étrangère à toute impulsion sentimentale et née d'une appréciation objective des faits, conviction qui m'amène à affirmer la primauté du basque comme élément de civilisation et de progrés. Nous avons vu de quelle façon il a peuplé notre campagne, en des moments où celle-ci était presque inhabitable.

Il s'y fixa avec sa ténacité caractéristique et je crois que c'est aujourd'hui le soutien principal de notre économie. Par son action, avec ses admirables aménagements, il améliora la condition sociale des milieux ruraux. Pour tout cela, nous avons contracté envers l'immigration basque, une dette inextinguible. Sans être influé par les liens du sang, j'espère avoir apporté avec mon modeste exposé mon adhésion totale à la cause de notre peuple, miroir des vertus humaines les plus élevées.